

# **Roman d'optique ou probabilités sur l'existence de différentes espèces de vues \***

par L. GUILLAUMAT \*\*

A ce titre, l'auteur du livre, l'abbé Moussaud, ajoute encore : « D'après lesquelles on examine si l'homme voit la nature sous son plus bel aspect. »

Publié en 1810, l'ouvrage a dû avoir quelques succès, puisque m'est tombée dans les mains une réédition datée de 1820.

Peut-on le classer dans le domaine de l'ophtalmologie ?

C'est ce que vous déciderez quand j'en aurai analysé le contenu.

Parfaitement conscient de sa tentative, l'abbé Moussaud, professeur émérite au Collège de La Rochelle, justifie son titre en se comparant à Fontenelle de la Pluralité des Mondes qui cherchait à diffuser certaines notions scientifiques à un public cultivé.

Ce n'est pas une vulgarisation, mais une ouverture, un éclairage original sur la vue de l'homme.

A la fable, à la littérature, aux sciences naturelles, il emprunte des comparaisons où dominent imagination et poésie.

C'est d'un œil épris de ces valeurs qu'il convient de le parcourir sans s'attacher à une vérité scientifique qui se dégage peu à peu de l'ignorance du passé sous l'impulsion de Leuwenhoek, de Cassini, de Young, de Newton.

Ce sont les façons de voir que cherche à définir et à catégoriser l'abbé Moussaud. Le mot « interprétation » n'est jamais prononcé parce qu'il implique un processus rationnel alors qu'importe pour lui surtout le sentiment fondé sur l'esthétique.

Fidèle à cette détermination, l'abbé distingue successivement, en fonction de l'extraordinaire diversité de la nature, et par comparaison aux verres convexes qui grossissent et aux verres concaves qui amenuisent :

- la vue ampliative « qui nous fait voir les objets plus grands et plus développés »,
- et la vue contractive « qui nous les montre plus petits et plus resserrés ».

---

\* Communication présentée à la séance du 17 octobre 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* 22, place des Vosges, 75004 Paris.

De la première, il donne un exemple curieusement tiré de l'observation à travers un microscope. Et c'est pour lui l'occasion de déclarer son admiration pour l'œil de l'insecte. Sa description est exacte : « La superficie en est parsemée d'une infinité de petites facettes convexes... chacune, prise séparément, est elle-même un œil complet... c'est une pépinière d'yeux où la nature vient se concentrer et se peindre de tous les points de l'horizon. »

Mais il raconte que les aloses bondissent de joie hors de l'eau au son du violon et que l'esturgeon accourt quand il entend la trompette.

Vue ampliative et vue contractive ne résument pas les infinies possibilités d'un sens dominant chez l'homme. L'auteur leur ajoute donc :

— la vue multiplicative,  
— la vue prismatique,  
— la vue télescopique,  
et des aspects pathologiques, déficitaires : les vues monochromatique et achromatique, et la vue polyscopique.

La vue multiplicative emprunte le miroir et se définit par ses effets, mais la nature avance sa propre solution, différente : les yeux composés des insectes. Plus heureux que nous qui n'avons que deux yeux, ils en comptent des centaines. Ils ne nous renseignent pas sur leur sensation visuelle.

Mais la mythologie est plus féconde. « Il ne paraissait pas plus multipliée aux yeux d'Argus que Galatée à l'œil unique de Polyphème. »

Il n'en est pas ainsi de l'oreille qui pourrait compter plusieurs tympanes et « plusieurs cordes », mais en dehors des échos sonores particuliers à certains sites, l'auteur ne découvre aucune forme d'audition multiplicative.

Quant à la vue prismatique, elle résulte simplement de la décomposition spectrale de la lumière blanche et nous initie aux couleurs. L'arc-en-ciel est particulièrement beau dans les prairies humides : « les gouttes de rosée, pures et limpides, semblables à autant de perles répandues à la surface de l'herbe, augmentent merveilleusement le brillant et l'éclat des couleurs ». L'arc-en-ciel y est « beaucoup plus beau que dans le ciel, au milieu des nuages ».

L'orage, le coucher du soleil, l'aurore boréale réalisent « mille autres figures que la plus savante pyrotechnie ne saurait imiter ». De tels spectacles surpassent même le vaisseau de Cléopâtre que ne manque pas de décrire le bon Abbé, avec ses « rames d'argent, ses voiles de pourpre et au milieu, sur un trône en forme de lit, cette princesse, habillée en Vénus (sic) et fière de ses attraits ».

« Au printemps, la nature est plus riche en couleurs et approche de l'état où le prisme nous la fait voir ».

Mais, dans l'explication de cet enthousiasme pour les couleurs, l'auteur trahit son embarras.

Il lui faut, en effet, attribuer à l'œil « une conformation particulière et approchante de celle du prisme... et il cherche en vain dans la nature un œil à forme triangulaire... sans en trouver.

Heureusement, un insecte, le perce-oreille, vient à son secours. « Introduit accidentellement dans l'oreille, il suscitait chez sa victime, la vision d'un arc-en-ciel... sans doute par modification des fibres optiques. » C'est là un fait que Hubel et Wiesel, prix Nobel, auraient du signaler !

Jaillie de l'imagination constructive du Pr Moussaud, la vue télescopique exige dans la nature des recherches ardues.

Mieux vaut regarder le ciel nocturne, même à l'œil nu.

Ah ! si la Terre n'était pas ronde ! « Les peuples qui habitent les deux côtés de la Méditerranée pourraient alors se considérer facilement les uns les autres sur leurs rivages, se parler par le moyen de gestes, se communiquer les nouvelles intéressantes, se donner même des spectacles de pantomimes. Et de revenir à l'aigle qui, planant très haut au-dessus des nuages, découvre sans peine les satellites de Jupiter et de Saturne, et les voit circuler autour de ces planètes. »

Mais le hibou, nyctalope, lui est toutefois supérieur dans les connaissances astronomiques. Tous deux, comme tout observateur haut situé, se rient des obstacles qui masquent la vue de l'homme terre à terre. L'aéronaute, seul, jouit de l'élévation nécessaire.

La vue polyscopique exige le concours de plusieurs yeux, et l'auteur distingue, sans les nommer de cette façon, la vision binoculaire (qui ne donne qu'une image) et la vision indépendante, panoramique, mais les êtres qui sont dotés de cette dernière (oiseaux, reptiles), sont-ils susceptibles de la double attention qu'exige l'exercice simultané de cette double vue ? » Et, hardiment, l'abbé Moussaud crée un animal à deux têtes et philosophe sur son comportement... en recherchant toutefois l'assistance plus vraie et connue de l'opportun caméléon. Le lézard à deux têtes et quatre yeux mangeait indifféremment de l'une et de l'autre, mettant les bouchées doubles, évidemment.

L'homme est-il capable de ces prouesses ? Même en rappelant César (...et Napoléon) qui dictaient quatre lettres à la fois à quatre secrétaires, on peut en douter.

Ce serait pourtant bien commode ! « Une seule année d'études équivalant alors à quatre, la vie, sous ce rapport, deviendrait quatre fois plus longue. Lectures, spectacles, seraient multipliés sans exiger plus de temps par cette polyscopie ».

## CONCLUSION

Cette analyse, énumération des diverses formes de la vue, nous rend-elle la nature plus agréable et avantageuse ? Oui.

Pour atteindre cette perfection, elle doit être étendue, distincte et variée. Alors la nature est vue sous son plus bel aspect. Les exemples en abondent et, de tous les êtres vivants, l'homme est le plus comblé.

C'est également la conclusion que nous pourrions tirer de cette œuvre au style chatoyant et poétique qui semble un petit post-scriptum souriant à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau.

Mais qui est l'abbé Moussaud ?

Grâce à l'extrême obligeance de l'archiviste actuel du diocèse de La Rochelle, l'abbé Bichon, je puis vous révéler que Jean-Marie Moussaud naquit à Courçon en 1743 et qu'il se dévoua très tôt à l'enseignement.

Nommé membre de l'Académie de La Rochelle en 1778, il refusa le serment d'allégeance à la République et, devenu prêtre réfractaire, dut s'exiler en Hollande en abandonnant sa paroisse de Vouhe-en-Aunis dont il était curé. Il était en outre délégué pour faire partie de l'Assemblée départementale du récent département de la Charente-Inférieure créé en juin 1790 avec trente-six administrateurs départementaux.

Le Concordat devait le ramener en France, mais pour trouver son domicile saccagé et ses livres pillés. Devenu aumônier de l'hospice de la Sagesse et chanoine de chapitre de La Rochelle, il devait y mourir en 1823, après avoir écrit de nombreux ouvrages :

- un Éloge de La Rochelle en latin et en français (1771);
- un nouveau Plan de Rhétorique;
- des Dissertations littéraires sur différents sujets;
- l'Alphabet raisonné;
- un Plaidoyer pour quatre espèces de fleurs : le lis, la rose, l'œillet et l'immortelle, pour lui symboles de la noblesse, de la beauté, de l'estime et de la durée, (1817);
- l'Incompréhensibilité des mystères, (1817);
- des Merveilleux effets de la vie d'Archimède (1820);
- de la nature et de l'origine de la poésie... qu'il attribue aux Grecs.

Sa vertu, sa simplicité, sa curiosité pour toutes les productions de la nature en font plus un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un romantique déchaîné du XIX<sup>e</sup>.